

de la moitié des revenus qu'ils auraient pu réaliser en améliorant, au moins chaque année, une partie de leur exploitation agricole, et cela sans trop de dépenses, en utilisant leurs moments de loisir.

Ce visiteur voit une étendue considérable de terre la plus riche par sa qualité et par son exposition, toute couverte de pierres pouvant facilement être enlevées; il la trouve remplie d'inégalités, de creux et de buttes, d'obstructions enfin qui arrêtent la charrue et empêchent de s'en servir d'une manière convenable; il voit des champs entiers tellement couverts de tas assez considérables de pierres qu'un quart de ce champ ne peut être cultivé; quant à l'égoût de la terre, il voit qu'on y fait aucune attention, et que les fossés n'ont pas été conduits jusqu'à des débouchés pouvant empêcher l'eau de croupir à la surface de la terre.

L'observateur, même le moins attentif, trouvera évident que le cultivateur qui est aussi négligent à l'égard de sa terre, s'occasionne des pertes sérieuses qui infailliblement le conduiront à la plus extrême pauvreté. Il pourra se maintenir pendant un certain temps; mais le temps arrivera où il lui faudra vendre sa terre pour payer des dettes que dans de pareilles circonstances il aura dû contracter pour fournir le nécessaire à sa famille.

Nécessairement, lorsqu'on laisse les pierres étendues sur la surface du sol, et cela sur la plus grande étendue du champ que l'on cultive, qu'on n'ôte pas les obstacles qui empêchent de labourer, ou qu'on laisse des morceaux de terre pour ainsi dire improductifs par le manque d'égoûttement, faute d'améliorations convenables et parfois peu coûteuses, puisqu'elles ne demandent que du temps, la perte s'accumule d'une année à l'autre et la gêne chez un tel cultivateur devient de plus en plus grande.

La quantité de terre que le cultivateur perd de cette manière ne constitue pas toute sa perte; tout obstacle qui empêche de labourer, ou augmente la difficulté de le faire, expose ses instruments d'agriculture à un plus grand risque de se briser, use ses harnais, et l'assujétit à un surcroît de dépense, par conséquent de perte.

Maintenant que le prix du travail est élevé, le cultivateur fait faire, autant qu'il le peut, son ouvrage à l'entreprise ou à la pièce, comme l'on dit communément, à la tâche. Dans ce cas, lorsqu'il y a des parties de sa terre qui ne portent point, il est clair qu'il est exposé à payer plus qu'il ne faut; car, d'ordinaire, comme il n'y a pas de déduction de faite pour ces terrains perdus, il est obligé de payer pour plus d'ouvrage qu'il n'en a fait faire, soit qu'il s'agisse de labourer, de sarcler, de faucher ou de couper. De là il arrive que par le manque d'améliorations convenables à sa terre, il s'assujétit à payer trois fois plus cher qu'il ne faudrait pour la même récolte.

Telles sont en partie les pertes auxquelles le cultivateur s'expose annuellement par sa négligence dans cette branche essentielle de l'économie rurale. Si l'on met ensemble la perte que lui occasionnent les morceaux de terre dont il ne sait tirer parti, le surplus de dépense qu'il est obligé de payer pour un travail qui n'a pas été fait, on trouvera que la somme couvrirait au moins les frais qu'il lui faudrait faire pour dé-

barrasser la surface de son champ des obstructions que nous signalons plus haut.

Quant à l'épiorrement des terres, le cultivateur nous demandera tout naturellement qu'est-ce qu'il pourrait faire des pierres qu'il enlèverait de son champ? C'est ce point que nous allons considérer.

L'économie, dans chaque branche de l'industrie agricole, doit être le principal sujet d'étude de la part du cultivateur, tant pour les améliorations à faire que pour tous les autres travaux nécessités pour la culture d'une terre.

Nous avons démontré déjà qu'en laissant les pierres étendues dans ses champs, le cultivateur éprouve une perte directe s'accumulant chaque année, et s'il peut, en tirant parti de ces pierres, diminuer ce qu'il en doit coûter pour les enlever, il doit nécessairement le faire; mais que ce soit ou que ce ne soit pas le cas, ce doit être pour lui une obligation de les enlever de son terrain.

Pour s'assurer à quelle fin les pierres peuvent être employées avec avantage sur une terre, il faut avoir recours à l'expérience de ceux qui ont exécuté de semblables travaux sur leurs propres terres; et se guider dans le choix des plans qu'ils pourraient recommander.

1o. Les pierres qu'on ôte de dessus la surface d'un terrain pouvant être employées à faire des clôtures, l'expérience constante ayant prouvé que par leur durée les clôtures de pierre sont préférables à celles de bois, là où il faut des divisions permanentes entre les champs.

2o. S'il arrive qu'il y ait de grandes cavités dans quelques parties de la terre, elles peuvent être remplies de pierres, à dix-huit pouces au dessous du niveau du reste du terrain, et puis recouvertes à une profondeur suffisante pour empêcher que la charrue les atteigne.

3o. Les petites pierres, ou même les grosses si elles sont cassées, peuvent être employées à faire des chemins privés ou publics, sur la terre ou aux environs, lesquels, par leur plus grande durée et l'avantage d'être toujours secs, seront une épargne pour le cultivateur, en ce qu'ils exigeront peu de réparations et le mettront en état de charger en tout temps ses voitures complètement.

4o. Si la terre est entrecoupée ou bornée par une petite rivière, ou une ravine sujette à devenir un torrent, dont les rives soient emportées durant les inondations du printemps ou de l'automne, les pierres peuvent être employées utilement pour empêcher que les bords ne soient entamés par l'eau et le terrain diminué d'autant.

5o. Dans les endroits où le bois est cher, et dans tous les cas où la chose peut se faire, les pierres doivent être employées à la construction des bâtiments de la ferme, et il en coûte beaucoup moins de les prendre à la surface du sol que de les tirer des carrières.

6o. Enfin, si les circonstances empêchent que les pierres soient employées comme nous venons de le dire, on peut les amasser en tas, dans quelque endroit aussi écarté et aussi peu utile que possible, où elles occuperont toujours moins d'espace que lorsqu'elles sont éparses dans le champ, et causeront moins de dommage.